

FIGARO-THEATRE

LES PREMIÈRES

THEATRE DU VIEUX-COLOMBIER : *Saül*,
drame en cinq actes de M. André Gide

M. Jacques Copeau poursuit inlassablement son effort. A la veille de fermer, le Vieux-Colombier, pour les vacances, nous offre dix représentations de *Saül*, qu'il a monté avec un soin et un art remarquables. Il couronne ainsi par un spectacle d'une rare qualité l'œuvre d'une année pendant laquelle il a, de nouveau, bien mérité des Lettres françaises.

L'ouvrage de M. André Gide a paru en librairie il y a quelque dix-neuf ans. Il est connu de tous les admirateurs, et ils sont nombreux, de l'auteur de *la Symphonie pastorale*, qui retrouve dans ce drame toute la puissance d'analyse et son lyrisme. Nous regrettons qu'aucun directeur n'eût monté ces cinq actes. Mais était-il un théâtre capable de donner un cadre approprié à la souffrance du roi Saül ?

Le Vieux-Colombier était peut-être le seul qui pût tenter cette expérience et la réussir, par la simplicité et la perfection des moyens dont il dispose.

Inspiré du livre de Samuel, tout imprégné d'une atmosphère biblique, *Saül* demandait à être mis en scène comme une sorte de Mystère, sans conventions théâtrales et cependant avec, dans la présentation, un merveilleux, la sûreté nécessaire pour que notre scepticisme moderne acceptât la fiction.

Il fallait aussi, pour jouer le rôle du roi Saül, un grand artiste : un artiste exceptionnel, humain, puisque c'est l'angoisse de l'avenir qui le torture et qu'il ne fait ainsi qu'exaspérer notre préoccupation quotidienne ; et *légendaire*, en même temps, je veux dire assez détaché de la minute présente pour évoquer à nos yeux un personnage dont l'ombre se dessine sur la Légende.

M. Jacques Copeau a été cela. En lui vibrait l'horreur de ne pas savoir. L'homme qui a lancé l'ordre d'égorger tous les sorciers parce qu'il veut être le seul à posséder un secret qu'il n'a pas encore déchiffré, allait vivre devant nous ce long martyre qu'est la découverte du Destin. Rôle qui eût retenu l'attention de Shakespeare : l'un après l'autre, il va rencontrer sous ses pas, comme des épines, les soupçons qui égarent, les précisions plus cruelles encore puisque le mal qu'elles apportent est sans remède.

Grâce à l'admirable talent de l'artiste, nous verrons le cercle se rétrécir autour de lui : la conviction devenue la certitude qu'on ne discute plus, devant laquelle on tombe, muet, sans force pour se lamenter.

Nous avons applaudi M. Jacques Copeau. Nous l'avons applaudi comme il le méritait — à trois titres différents : pour le choix qu'il avait fait de cette œuvre, si belle, si haute dans son austérité voulue ; pour la réalisation qu'il nous en donnait par le sens incomparable qu'il a de la pensée des auteurs dont il accueille les ouvrages et l'intensité avec laquelle il sait être leur interprète.

Autour de lui, le troupe du Vieux-Colombier, formée à sa méthode et à sa discipline,

et si riche d'éléments divers et qui se complètent s'associait au succès de ce spectacle. M. Dailour, un David au cœur neuf ; M. François Vibert, Jonathan débile et sans courage ; MM. Barquet, O'Hilly, Jouvet ; Mmes Blanche Albane, Carmen d'Assilou, et tous les jeunes élèves du Vieux-Colombier qui figuraient les démons, ont droit d'être loués, car c'est justice.



En ce temps-là, Saül prêtait roi d'Israël, sentit que le bon Jéhovah se retirait de lui. Ça lui fit une impression très désagréable. Il monta à sa tour si haut qu'il put monter afin de lire son avenir dans les étoiles : les étoiles lui apprirent que son fils Jonathan attendrait longtemps, en vain, sa couronne. Un autre devait lui succéder. Le brave Saül aussitôt fit passer de vie à trépas tous les astrologues, mages, sorcier, chiromanciens, cartomanciens et pythonisses de son royaume afin d'être seul à posséder ce secret. Les démons délogés de leurs antres vinrent tous se réfugier dans le palais royal où ils causèrent un beau sabat, comme vous verrez.

Cependant la Reine, le Grand Prêtre et le Barbier du Roi auraient bien voulu savoir ce qui causait les papillons noirs de Saül. Ils interrogèrent un petit échanson qu'ils avaient placé près du souverain pour satisfaire le souverain au cas où celui-ci voudrait tremper ses lèvres dans quelque chose de frais. Chez les grands comme chez les dieux (rappelez-vous Jupiter) tout finit par l'échanson. Ce petit-là n'était pas bon à faire un mouchard, même un simple mouchard de poche. On le remplaça par un gratteur de harpe, David.

David était habile, avec un petit air frondeur il parvint à faire mourir de la pierre un af-freux géant nommé Goliath.

Saül prit d'abord ombrage de ce triomphe, mais fut désarmé par la beauté du jeune héros. Il prétendit l'attacher à sa personne, si j'ose ainsi dire. Mais la Reine, de son côté, prétendait également attacher à sa personne d'une autre façon le beau David... Alors le roi Saül, ayant collé son oreille à la porte, devint jaloux comme un tigre. De la Reine ? Non pas, de David. Alors il entra dans une violente colère, et dans la Reine (avec un poignard).

Veuf (enfin Saül !) le roi veut mener la vie de garçon (avec David). Pour plaire à ce dernier, il se fait couper la barbe.

— Comment me trouves-tu comme ça ? demande-t-il à David.

- On voit mieux vos rides !
- De tes haisers, je suis, David, avide !
- Vieux dégoutant !

Et le beau berger, joueur de harpe, s'enfuit épouvanté. Il va retrouver Jonathan qu'il trouve mieux à son goût.

— Je vais me mettre à la tête des Philistins, enlever la couronne à ton papa et te la donner.

Dans la tente de Saül, à la veille de la bataille, il accueille un petit démon, qui grelotte de froid à l'entrée de l'attente... Il accueille ensuite tous les autres. Bientôt la tente est envahie. Saül se sent « complètement supprimé ».

Finalement la couronne tombe sur la tête de Saül. Il trouve bien lourde cette espèce de pot de fleurs ! Et il se plaint de la migraine.

Telle est l'histoire qu'André Gide
Qui prit la Bible pour égide
Nous a contée en dix tableaux...

2027 n° 29